

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

CE QU'ICI-BAS
NOUS SOMMES

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

La couverture de *Ce qu'ici-bas nous sommes*
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2020.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Ce qu'ici-bas nous sommes*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



CHAPITRE I

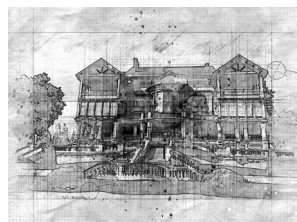
Ghat. – Préparatifs de l'expédition. – En route vers
Garama. – Perdus dans le désert de l'Acacus.
– Une oasis inconnue.

Ce mémoire est une mise en forme de mes carnets de route destinée, sur la suggestion du professeur Binswanger, à mettre un peu d'ordre dans le chaos de mes souvenirs. J'écris sur les bords du lac Calafquén, au Chili, dans la villa où il a plu à cet éminent chercheur de nous inviter, mes compagnons et moi, pour quelques semaines de villégiature.

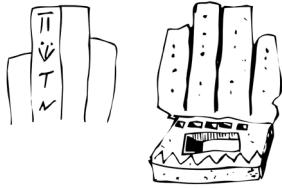
Au début de son *Histoire véritable*, Lucien de Samosate prend soin d'avertir ses lecteurs qu'il va leur rapporter des faits qu'il n'a pas vus, des aventures qui ne lui sont pas arrivées et qu'il ne tient de personne ; « j'y ajoute, dit-il, des choses qui n'existent nullement, et qui ne peuvent pas être : il faut donc que les lecteurs n'en croient absolument rien ».

À prendre au sérieux cette antinomie entre un titre et l'annonce de son contenu, je devrais intituler mon récit *Histoire mensongère*, car tout ce que je m'appête à raconter, je l'ai vu de mes propres yeux, entendu de mes propres oreilles, et donnerais cher pour me persuader que j'ai seulement rêvé.

Parti de Tripoli un 15 août, il y a bientôt quarante



Villa Bellevue, aux environs
du village de Lican Ray



La stèle et la table d'offrande dessinées par Carlo Mazzocchi



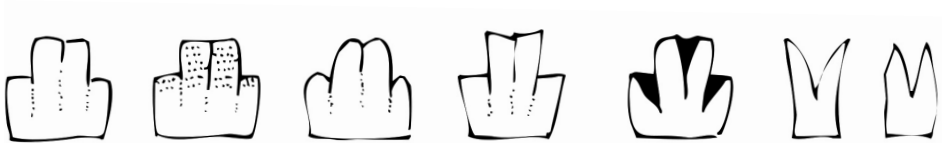
Derrière la première des stèles, un aurige garamante conduit un char attelé de deux chevaux « à galop volant ». La figuration de la tête humaine sous forme de bâtonnet place cette gravure vers le milieu du second millénaire avant notre ère.

ans, je parvins à Ghat, dans le Sud libyen, vers le début du mois suivant. J'y dénichai, non sans difficultés extrêmes, la personne dont l'archéologue Carlo Mazzocchi m'avait glissé le nom lors d'une brève rencontre à l'université de Bologne : Hamza Nedjma, un Amazigh qui prétendait connaître l'emplacement de Garama, capitale disparue du royaume des Garamantes. Cette simple allégation n'aurait pas suffi à convaincre mon ami Carlo si l'homme ne lui avait montré plusieurs objets, parmi lesquels une table d'offrande et une stèle funéraire où figurait un char dataient à l'évidence de la période garamantique. On ne pouvait tirer l'assurance que ce matériel provenait de Garama, mais il existait à coup sûr un site de même époque qui justifiait l'effort et la dépense d'une vérification.

Ma part d'héritage du négoce familial autorisait cette passion dispendieuse pour l'ethnographie ; poussé par la curiosité, et le désir légitime de rapporter les premières images d'une cité perdue, j'avais entrepris ce voyage avec l'aval de Carlo que ses obligations universitaires renaient en Italie. J'étais en quelque sorte son éclaircur.

L'attentat de la rue des Rosiers qui venait d'ensanglanter Paris à cette date ne fut pas – je l'avoue sans honte – le moindre motif de mon empressement à quitter la France.

Les vestiges de Garama, m'assurait Hamza, se trouvaient tout au plus à quatre jours de marche.



Typologie de stèles garamantes

Je le chargeai de mettre sur pied la petite caravane dont nous aurions besoin pour une rapide reconnaissance des lieux. Il s'en acquitta en peu de temps, épaulé dans ses tractations par la facilité avec laquelle je déliais ma bourse.

Cinq méharis : deux montures, trois pour le transport des outres d'eau, des provisions, de la toile et des piquets d'une tente bédouine, c'est l'équipage qui m'attendait à l'aube de ce 8 septembre, tandis que mon guide finissait d'ajuster selles et sacoches sur les bêtes.

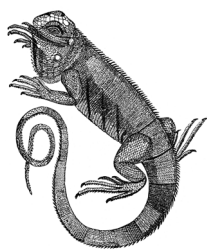
Nous quittâmes Ghat en direction du nord-est. Derrière nos pas, la médina et la forteresse qui la surplombe faisaient une masse sombre ; plus loin, émergeant à peine dans la première lueur du jour, les contreforts du mont Koukoumen rougeoyaient.

Ce n'était pas mon baptême du sable ; pour avoir rallié l'oasis de Farafra à celle de Bahariya, quelques années plus tôt, j'avais déjà goûté au supplice d'une longue méharée, aux incessantes traversées de dunes sous un soleil de plomb ; rien de plus hostile que le désert, rien de plus monotone dans la succession des jours brûlants et des nuits de gel. Le paysage qui s'étendait devant nous promettait le même genre d'épreuve, mais j'étais sans appréhension : « trois ou quatre jours », avait promis Hamza. Son beau visage noir, et quelque chose de très doux dans son regard, donnaient foi d'emblée en sa parole.

L'après-midi du deuxième jour, nous pénétrâmes lentement dans le labyrinthe de l'Acacus.

Il y a des mots que nous savons lire, mais dont la charge est telle que nous ne les employons pas, des mots qui semblent exagérés, affectés, presque

Le labyrinthe noir et ocre
de l'Acacus



Hamza les disait bons à consommer, mais il ne parvint à en attraper aucun tant ils étaient prompts à s'échapper.



Citrullus colocynthis
Pour en avoir goûté la pulpe dans un moment de désespoir, je puis témoigner qu'il s'agit d'un laxatif d'une rare et inutile violence.

abusifs tant que leur sens ne nous a pas serré la gorge. « Dantesque » est de ceux-là, mais c'est le seul qui me vint pour qualifier l'enfer qui nous aspira, sa beauté cruelle, sa monstrueuse outrance. Creusée jadis par des cours d'eau tumultueux, une dalle de grès dressait devant nous d'innombrables canyons ; des fleuves de sable y coulaient, se divisant à l'infini. Plus question de marcher en droite ligne, il fallait contourner sans cesse des falaises abruptes, de bruns amoncellements de roche, des concrétions déchiquetées, toute une denture de stalagmites, de menhirs colossaux affectant des formes grotesques et qui semblaient en équilibre sur leur base ridiculement étroite. Même chaleur insupportable, même absence d'eau ou de végétation, même terre désolée où l'on n'apercevait que des lézards à gueule bleue, des traces de crotales et, parfois, réunies en grappes, de petites coloquintes couleur paille dont on se demande à quoi peut bien servir leur fruit amer et vénéneux.

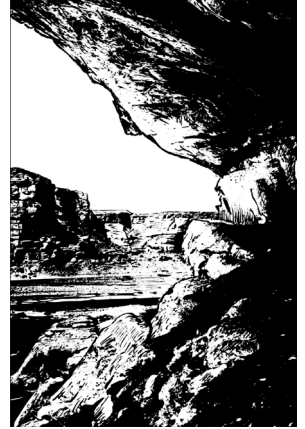
Le troisième jour, alors que nous traversions un large cordon dunaire entre deux massifs, une violente tempête de sable fondit sur nous. L'atmosphère prit une teinte jaunâtre, de minces tourbillons apparurent qui se mouvaient en ondulant sur la surface du sol ; balayées par le vent, les dunes fumaient telles des vagues prêtes à déferler.

Dans le brouillard de poussière qui grandissait, je vis Hamza tendre le bras vers l'est, indiquant la muraille lointaine que nous devons atteindre. Le temps de prendre un cap avec ma boussole et de me placer en tête de caravane, l'horizon disparut. Nous marchâmes six heures à l'aveuglette, respirant plus de sable que d'air, avant de pouvoir nous abriter dans une sorte de grotte qui s'ouvrait à flanc de rocher. La tempête dura un jour et une nuit. Quand elle s'apaisa, deux de nos dromadaires de bât étaient morts. Hamza fit mine de reconnaître l'endroit où nous nous trouvions, mais avec sagesse, il conseilla de retourner sur nos pas et de rentrer à Ghat : nous n'avions plus assez de marge pour rejoindre l'hypothétique Garama et en revenir.

J'acquiesçai, bien sûr. Nous répartîmes les charges sur les bêtes valides et tournâmes bride vers le sud-ouest.

La boussole était censée garantir notre direction, mais je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir qu'elle contredisait la position du soleil ; la tempête avait modifié le comportement de son aiguille : celle-ci persistait à indiquer un cap, mais ce n'était plus celui du magnétisme terrestre. Au fil des jours, Hamza se montra de plus en plus anxieux ; nous ne sortions d'une vallée que pour entrer dans une autre tout à fait semblable, et il devint évident que mon guide ne savait plus où il allait, qu'il nous avait bel et bien perdus dans ce désert impitoyable.

Prisonniers d'un dédale de pierres, nous errâmes durant six jours sans réussir à retrouver notre chemin. Dattes et farine d'orge avaient fini par s'épuiser, nos outres sèches pendaient au flanc



Il existe, écrit Roger Caillois, d'impossibles grimoires naturels que n'ont écrits ni les hommes ni les démons.



Un instrument fiable et qui ne m'avait jamais trahi jusque-là.

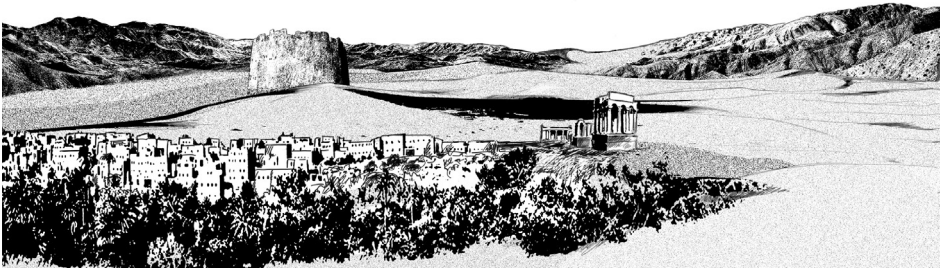
des dromadaires ; nous en vînmes à lécher au creux des roches le peu d'humidité qu'y déposait la rosée du matin.

Baigné de sueur, tremblant de fièvre, lèvres collées mais bredouillant sans cesse d'un sénile délire de grabataire, je n'avançais qu'avec la plus grande peine. Plus aguerri que je ne l'étais, soutenu par ses prières au dieu des Mahométans, Hamza prit soin de moi autant qu'il fut possible.

À l'issue d'un défilé, et alors même que nous avions perdu espoir l'un et l'autre de conserver nos vies, nous aperçûmes, au centre d'une dépression inattendue, le ruban de verdure d'une palmeraie, puis les murailles et les terrasses blanches de la ville qu'elle entourait. Au regard incrédule et un peu effrayé de Hamza, je sus qu'il découvrait cette oasis pour la première fois. C'était du moins un lieu habité où se trouvait à coup sûr notre salut.

Après une heure de marche, et tandis que nous approchions, des gens vinrent à notre rencontre ; ils souriaient sans dire mot, se contentant de nous aider à marcher, guidant nos méharis et humectant nos lèvres à des outres velues. Des hommes et des femmes à peau claire pour ce qui est de leur visage, nus ou à peine vêtus ; ils ne semblaient pas étonnés de notre présence, mais heureux de nous

Dessinée après coup, mais fidèle à notre vision de la ville telle qu'elle nous apparut – dans sa perspective sud-ouest nord-est –, cette vue me fit songer à la phrase de Goethe où il définit l'architecture comme une musique pétrifiée.



accueillir. Dans l'une de ces manifestations d'hospitalité, un homme exhiba une longue écharpe dont les nuances allaient du blanc au noir en passant par toutes les variantes de l'ocre. Il nous en effleura les joues, comme s'il cherchait à faire correspondre une teinte avec celle de notre peau, et parut singulièrement réjoui du résultat obtenu avec Hamza.

Passé un portail à voûte brisée qui s'ouvrait dans l'enceinte en briques de terre crue, nous traversâmes un vestibule flanqué de banquettes maçonnées, avant de parcourir des goullets obscurs, à peine éclairés ici ou là par un puits de lumière dont l'intensité soudaine aveuglait. À la suite de nombreux détours, l'homme qui nous conduisait ainsi – celui à l'écharpe – s'arrêta finalement devant l'une des portes en bois de palmier que nous apercevions de temps à autre sur les côtés.

— C'est là votre demeure, dit-il en m'invitant à entrer. Ma nièce vous y attend : elle sera votre guide tout le temps que vous jugerez nécessaire pour vous acclimater. Soyez le bienvenu à Zindân, que Hadj Hassan vous ait sous sa protection.

Malgré mon hébétude, je trouvai les ressources pour demander qui était cet homme. Leur chef ? Leur marabout ?

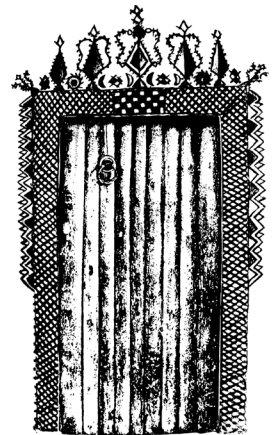
— Hadj Hassan Abou Hassan – que son nom soit glorifié – n'est pas un homme, c'est notre Dieu, le vôtre aussi. Il se contente d'être lui-même.

— Comment savez-vous qu'il est aussi mon Dieu ?

— Parce que c'est le seul, l'Indubitable, celui dont procède l'univers tout entier, y compris votre personne.

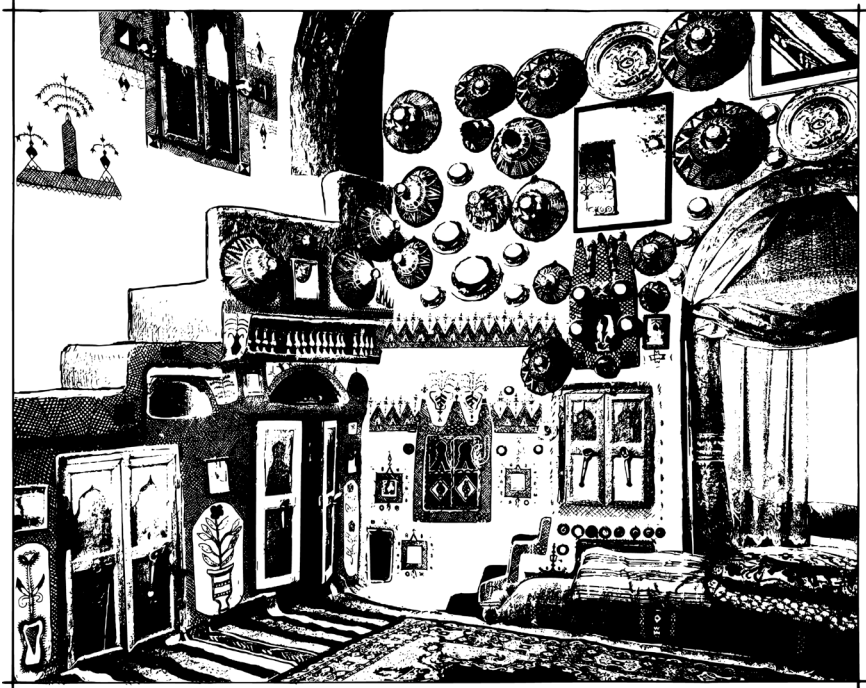


Entrée de Bab el Kelb



Toutes les portes se ressemblent, et j'eus bien du mal à reconnaître la mienne aux détails de sa décoration.

Sur ce, il repartit en emmenant Hamza vers un autre logement, éloigné du mien. Je ne revis mon compagnon de voyage qu'une seule fois, hélas, mais je dirai plus tard dans quelles tristes circonstances.



Derrière la porte